

La grande guerre et ses grandes figures

Par le R. P. ALEXIS, capucin



LE GÉNÉRAL HUMBERT (1)



ON dit dans l'armée française que le général Humbert est un homme heureux.

D'accord, mais il convient d'ajouter familièrement que son bonheur il ne l'a pas volé.

Né à Rambouillet, vers 1861, d'un père humble gendarme, il ne semblait point appelé à une haute destinée ; et lorsque, à quatorze ans, il entra comme enfant de troupe au 20e chasseurs à cheval, ses ambitions se limitaient au grade modeste d'adjudant. L'adjudant lui apparaissait, en effet, comme le grand homme du quartier.

Mais voilà que cet enfant adoptif du régiment, admis à suivre les cours du collège voisin de la caserne, se révèle un écolier supérieur par

son intelligence et son application. Il est reçu en bon rang au baccalauréat. A dix-huit ans, il s'engage aux chasseurs à cheval ; un an après, c'est-à-dire dans le plus bref délai, il est nommé brigadier. Il obtient alors de ses chefs de continuer, sans négliger le service, ses études préparatoires aux examens de Saint Cyr et à la double chance d'être admis à cette grande Ecole militaire le même jour qu'il est promu maréchal des logis.

Deux ans plus tard, 1883, il sortit de Saint Cyr premier de sa promotion avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

Il faut avouer que, si la chance favorisait notre jeune officier, l'intelligence et le travail nous révèlent le secret de cette chance extraordinaire. Nous savons de plus qu'il était, dès lors, dévoré d'ambition, et que son ambition était servie par une indomptable énergie.

Dans ces conditions, l'on conçoit que la vie monotone d'un officier subalterne dans une petite garnison de province ait eu peu d'attrait pour notre héros. Il rêvait des carrières merveilleuses qu'offraient les colonies aux soldats d'aventures. Les lauriers des Gallieni, de Joffre, de Nivelle, de Franchet d'Esperey, des Gouraud, des Mangin l'empêchaient de dormir. En conséquence il demanda à passer dans l'armée coloniale. Il y demeura quatorze ans.

Envoyé au Tonkin il commença aussitôt sur tous les fronts : Annam, Tonkin, Cambodge, une vie de luttes perpétuelles des plus actives et des plus enivrantes. Pavillons noirs, rebelles, irréguliers chinois, embusqués dans la brousse qu'il fallait découvrir, bousculer, anéantir à la tête de quelques miliciens indigènes : fièvres et malarias qu'il fallait braver dans les marais et les rivières ; rivière à traverser, rapides à sauter, montagnes à franchir, initiatives à prendre, tout cela constituait une existence passionnante dont le public métropolitain ne saurait se faire une idée mais que ceux qui l'ont vécue regrettent et gardent précieusement dans leur mémoire.

Un épisode de cette époque de sa carrière est bon à noter. Les chrétiens annamites, rattachés fidèlement à la France d'où leur était venue la foi chrétienne, étaient naturellement suspectes aux païens et aux rebelles. Aussi ces derniers immolèrent-il, en haine de la foi, à cette époque troublée des milliers de nos coreligionnaires. Ceux qu'on n'égorgait pas on les

(1) Voir *Correspondant* du 25 juillet 1918.